

offrit tout ce dont on pouvoit avoir besoin. Le bricq étant obligé d'attendre au lendemain pour s'en retourner avec la marée, le capitaine Campbell et M. Huttner allèrent à terre, où ils furent traités honorablement, mais vexés en quelque sorte par la répétition des mêmes questions. On leur en fit particulièrement sur l'espèce de nourriture et d'alimens auxquels l'ambassadeur et sa suite étoient accoutumés, et sur la manière dont son Excellence désiroit voyager. On leur observa que les personnes d'un certain état en Chine voyageoient par terre dans des chaises à bras, ou dans des chariots à deux roues, et par eau dans des bateaux fort commodes et préférés généralement par-tout où il étoit possible de s'en servir. On ajouta que son Excellence et sa suite seroient servies comme elles le désireroient. Les Mandarins leur parlèrent aussi des articles de marchandises qu'ils portoient pour vendre à Peking, et ils leur dirent qu'ils pouvoient les déposer en toute sureté dans les quatre églises chrétiennes de cette ville, où elles seroient vendues avec un grand bénéfice. L'idée de commerce s'étoit si fort associée avec celle du nom anglois, dans l'esprit des Chinois, qui ne connoissoient ceux qui le portent que comme des vendeurs ou des acheteurs, qu'ils avoient bien de la peine à croire ce qu'on leur assuroit que les personnes composant l'ambassade ne faisoient pas le commerce, que les vaisseaux de guerre ne portoient jamais des marchandises destinées à être vendues etc. La proposition faite avec si peu de cérémonie, de convertir des églises en boutiques pour la vente des marchandises paroît singulière à un Européen, mais elle est très-simple en Chine, où les lieux consacrés au culte sont au besoin consacrés à divers genres d'utilité. L'édifice même où se tint cette conversation